

20 au 25 mars

Patatas fritas falsas

Agnès Mateus et Quim Tarrida



Regarder le fascisme en face : la déflagration de *Patatas fritas falsas* a manifestement - et malheureusement - de beaux jours devant elle. Voici donc de retour Agnès Mateus et Quim Tarrida avec cette pièce qui n'épargne rien ni personne. Drapeau franquiste, marionnette de Franco, proposition drolatique de corruption, hurlement du fasciste ordinaire, haine de la différence, petits arrangements ordinaires de tout un chacun, tout passe à la lessiveuse et à la puissance de feu du duo catalan.

Seule en scène, elle se déchaîne, prend le public à partie dans cette performance au vitriol non dénuée d'humour. Grâce à l'alliance détonante d'un propos frontal et d'un puissant sens de l'image et de la métaphore, *Patatas fritas falsas* devient ainsi un manifeste des temps présents, un appel à la désobéissance et la révolte dont on sort curieusement ragaillardi. Comme si leur brûlot pop avait diffusé un antidote bienvenu à l'impuissance et la résignation.

Laure Dautzenberg

Du 20 au 25 mars,
20h, le samedi à 18h
Relâche le dimanche

Tarifs
Plein tarif : 26 €
Tarif réduit : 20 €
Tarif + réduit : 15 €
Tarif ++ réduit : 12 €

Durée du spectacle : 1h30

Service presse
Emmanuelle Mougne
emougne@theatre-bastille.com
Tél : 06 61 34 83 95

Texte et mise en scène

Agnès Mateus et Quim Tarrida

Avec Agnès Mateus

Scénographie Quim Tarrida

Son et vidéo Quim Tarrida

Création lumière

Quim Tarrida et Laura Morin

Régie générale et régie lumière

Laura Morin

Assistanat mise en scène et production Marta Gon**Photographie**

Quim Tarrida / Lili Marsans

Céramique Anna Benet**Costumes** Teresa Melgosa**Traduction et sous-titres**

Marion Cousin

Diffusion en France Anne

Goalard – Young Performing Art

Lovers et Jean-Michel Hossenlopp

Coproduction TNC – Teatre Nacional de Catalunya, Centre dramatique national d'Orléans, Théâtre de la Bastille, Antic Teatre (Barcelone), Konvent (Berga) et A.Mateus & Q. Tarrida

Soutiens Institut Ramon Llull @ IRLlull et El Canal – Centre d'arts escéniques (Salt, Gérone)

Remerciements à Anne Goalard et Jean-Michel Hossenlopp, Claire Dupont, Carme Portacelli, Marta Oliveres, Paola Amghar, Émilie Leroy, Nathalie Dumon, Océane, Norbert Ferrand, David Cauquil, Julient Flame Axel, Anna Benet, Teresa Melgosa, Cris (Perruqueria "A la Meva"), Abel Doctor Bike, Bru Ferri, Lluis Petra, Ildu Alonso, Joan Manel, Joan Tomas, Isma Txapu, Jorge Dutor, Joaquim Gil,

Esther Soldevila, à toute l'équipe du Centre dramatique national d'Orléans et à toute la famille Konvent pour tout l'amour

Le spectacle a été créé le 4 mai 2022 au TNC – Teatre Nacional de Catalunya.

Agnès Mateus et Quim Tarrida sont artistes associé·es au Parlement du Théâtre de la Bastille (2024-2027)

Spectacle en espagnol surtitré en français.

Usage de lumière stroboscopique.



Laure Dautzenberg : Vous avez fait un spectacle sur les violences policières, un autre sur les violences faites aux femmes, Patatas Fritas Falsas est un spectacle sur la violence politique, la violence d'Etat. Comment avez-vous construit ces trois pièces ?

Agnès Mateus : On a commencé à parler d'une trilogie comme d'une blague, puisque tout le monde fait des trilogies ! Puis on s'est dit pourquoi pas ? Et finalement, nous avons effectivement réalisé une trilogie sur la violence. Ici, il s'agit de violence politique, spécifiquement celle du fascisme et de l'extrême-droite qui se développent aussi parce que les autres partis permettent leur entrée au parlement, font des pactes avec eux, les écoutent... Lors de la première à Barcelone, nous ne l'avons cependant pas nommé directement. Nous avions un peu peur : on utilise le drapeau franquiste au début du spectacle, et en Espagne c'est un matériau très sensible. Beaucoup de symboles issus de la dictature persistent encore, sont encore dans nos vies. Or nous ne voulions pas attirer un certain type de gens. Nous ne faisons pas ce spectacle pour provoquer les fachos. Nous faisons ce spectacle pour tout le monde. Au bout de quelques jours, nous avons constaté qu'il n'y avait pas de problème, alors on s'est senti plus à l'aise pour y aller frontalement.

L.D. : Vous évoquez une transition difficile. Mais l'Espagne a paru sortir très vite du franquisme et, même si Vox, le parti d'extrême-droite est aujourd'hui très fort, il y a un gouvernement de gauche...

A.M. : Oui, c'est vrai. Mais beaucoup de choses n'ont pas été traitées pendant la transition. Celle-ci a été très longue et très soft et a consisté en partie à dire « On va faire tout clean, on va tout oublier ». Les politiciens de cette époque-là sont restés pour beaucoup en activité ; on n'a pas jugé les crimes de la dictature, il y a eu une amnistie. Nous sommes des héritiers de ces années. Il a été considéré par beaucoup que la guerre civile avait été une guerre camp contre camp. Or ce n'est pas cela dont il s'agit : il y a eu un coup d'état contre lequel des gens se sont révoltés. C'est une question encore fragile et malheureusement de plus en plus, parce que l'extrême-droite parle de plus en plus fort, et elle est soutenue par des structures institutionnelles. À l'inverse, beaucoup luttent pour exhumer l'Histoire, pour retrouver la mémoire, parce que sinon on a l'impression que la dictature a été une période très « Pourquoi pas ». Franco il faisait de bonnes choses, non ?

L.D. : Pourquoi ouvrir ce spectacle avec ce drapeau qui reste à l'avant-scène dans une très longue séquence ?

A.M. : Quim voulait d'abord exposer le drapeau pendant une demi-heure en silence mais c'était de la folie ! On a réduit à quinze minutes, ce qui est déjà long, c'est vrai. Après dix représentations à Barcelone et les réactions de beaucoup de spectateurs, on a ajouté une phrase dans le spectacle. La marionnette de Franco, Franquito, dit en riant qu'on peut bien supporter le drapeau quinze minutes quand on a supporté le franquisme quarante ans. D'autant que chez nous, le drapeau espagnol est vraiment connecté à cette époque, à la dictature, à l'extrême-droite, contrairement à d'autres pays où ce symbole est davantage pluriel. Cela commence peut-être à changer un peu, grâce au football par exemple...

Après, quand on a retravaillé le spectacle au Centre Dramatique National d'Orléans, on a pensé qu'en France nous devions contextualiser davantage, et nous avons mis un texte qui explique que ce drapeau est devenu anticonstitutionnel. Il est interdit de l'utiliser dans des espaces publics, dans les mairies, dans les manifestations. Mais sur scène, dans un but artistique, c'est en revanche légal. Cependant, on peut trouver ces drapeaux partout, les acheter sur internet, dans des magasins.

On nous a fabriqué ce drapeau exprès, sans que personne ne se soucie de son usage. On aurait pu faire une manifestation fasciste extraordinaire avec ce drapeau-là.

L.D. : Comment avez-vous eu l'idée de la petite marionnette de Franco ?

A.M. : Quim dit que c'est parce que Franco était lui-même une marionnette ! Au-delà de cette formule, nous utilisons peu de métaphores dans notre travail, nous allons directement au but. Dans *Rebota rebota, y en tu cara explota*, des femmes sont assassinées : un homme jette des couteaux. On parle du franquisme, on convoque donc Franco. Ensuite, à partir de ces éléments, nous commençons à étoffer. On s'est ici souvenu de ce ventriloque que je fais dans *Rebota rebota*. Et on s'est dit pourquoi ne pas essayer de faire vraiment un numéro de ventriloque avec une marionnette ? On a cherché et on a créé Franquito, avec lequel je dialogue. Mais je parle avec lui alors que je suis tâchée de sang. Cela crée une image qui peut évoquer les personnes assassinées. Après nous ferons peut-être une petite marionnette de la personne symbolisant l'extrême-droite dans les pays où nous jouerons – nous le faisons déjà en France avec celle de Marine Le Pen. Car nous parlons de l'Espagne mais on élargit à notre société européenne, blanche, bien pensante.

L.D. : Ce qu'il y a au cœur du spectacle, c'est aussi la notion d'obéissance. Parce que, dites-vous, il y a les fascistes, mais pour qu'il y ait les fascistes, il faut qu'il y ait des gens qui obéissent.

A.M. : Oui, la phrase qui nous guide dans tout le spectacle, c'est qu'il est beaucoup plus facile d'être fasciste. Parce qu'il n'y a rien à choisir. Et c'est vraiment beaucoup plus pratique de vivre comme ça : tu te prends pas la tête, tu obéis et la faute est toujours celle des autres, cela ne dépend pas de ta propre conscience. Alors, dire cela, évidemment, c'est pousser un peu à l'extrême. Mais oui, c'est beaucoup plus simple de ne pas penser, d'arrêter de se questionner pour éviter que notre tête n'explose. C'est l'obéissance par commodité, parce que je vis beaucoup plus tranquille si je ne dois rien faire. C'est comme ce qui est loin, ce qui arrive maintenant à Gaza par exemple. La réaction peut être : laisse tomber, parce que c'est pas mon histoire. Mais au bout d'un moment, quelqu'un vient et frappe à ta porte, et tu appelles au secours. Les fascistes sont là, tout près. Ils commencent à agir contre des gens comme nous, déjà à notre niveau. Cela arrive dans notre entourage. Alors oui, l'obéissance, il faut l'éradiquer. En même temps, tu ne peux pas changer le monde entier. Chacun doit agir à sa mesure. C'est pour cela que dans la dernière partie du spectacle, quand je sors en aigle, c'est cela qui est convoqué. Tu vas à quelle église ? À quelle école tu envoies tes enfants ? En école privée ou publique ? Ton médecin, c'est public ou privé ? Tu acceptes de l'argent pour faire quoi ? Tout cela, ce sont de petites actions, des symboles, des attitudes, des décisions qui peuvent mener à une société qui, peu à peu, dérive vers l'extrême-droite. Et ce spectacle-là nous a coûté beaucoup par rapport à *Hostiando a M* et *Rebota*, car dans ces derniers, nous étions du côté des victimes : victimes de la violence policière dans les manifestations, victimes des violences machistes. Ici nous avons dû nous déplacer. Sommes-nous du côté des victimes, ou de celui des privilégiés qui peuvent agir pour changer cela ? Nous sommes des blancs européens, de classe moyenne, avec un entourage, une famille, des amis, une maison, la culture. Alors, où est-on dans le fascisme quotidien ? On est du côté des victimes, ou de celui des « acteurs » ? On a décidé de se mettre à la place des « acteurs », et cela a été beaucoup plus difficile d'agir sur scène.

L.D. : Pour vous, en tant qu'interprète, est-ce également plus difficile ?

A.M. : Oui bien sûr, parce que changer de point de vue m'a mise en difficulté. Le point de vue de la victime, ce n'est pas toujours facile bien sûr, mais en même temps c'est très clair et ce qui est très clair est beaucoup plus commode. Là nous devions nous analyser un peu nous-mêmes, et cela sans en faire un spectacle militant. Parce qu'on est au théâtre, pas dans une conférence. Un endroit où l'on peut faire des choses extrêmes comme casser une machine à laver...

L.D. : Votre forme est du côté de la performance. Est ce que vous aviez envie d'aller chercher le spectateur justement à cet endroit pas très clair ?

A.M. : On essaie de secouer le spectateur d'une façon ou d'une autre. Cette fois, c'est plus agressif, je crois, parce je crie beaucoup, tout le temps, je casse une machine... Mais on utilise ce type de langage, on travaille depuis cet endroit depuis le début. Je suis habituée à faire ce genre de chose sur scène et Quim vient aussi de la performance. On utilise toujours ce type de communication directe avec le spectateur. Mais il y a aussi des scènes très théâtrales comme la scène avec Franquito, ou le personnage de l'Aigle. C'est un mélange, cela relève aussi parfois du cabaret, qui permet de tout dire d'une façon directe et puissante.

L.D. : Il est beaucoup question du pouvoir dans cette pièce. Et, pour vous, art et politique sont très liés. Pensez-vous que le théâtre a encore un pouvoir ?

A.M. : Pour nous, bien sûr, le théâtre a encore un pouvoir. Sinon, que fait-on là ? La scène est un endroit d'où l'on peut dire les choses. C'est comme une plateforme, on peut l'utiliser pour beaucoup de raisons, pour se manifester politiquement et publiquement, pour amuser les gens aussi. Nous avons choisi la part plus engagée politiquement, parce que nous sommes comme ça dans la vie. On habite, avec 23 personnes, dans un lieu qu'on récupère pour un projet culturel complètement fou... Cela dit, je ne prétends pas qu'il faut toujours être aussi cohérent ! Mais pour nous, oui, il y a là un pouvoir. Même si, en même temps, on croit que le théâtre est une chose un peu ancienne. Parce que c'est quand même bizarre, aujourd'hui, de faire un spectacle pour 50 ou 100 personnes qui applaudissent alors qu'avec un message sur X ou Instagram, des milliers de personnes vous disent « I like it ». C'est donc quelque chose qui devient un peu comme une folie, comme Fitzcarraldo¹. Mais moi j'ai été à cet endroit toute ma vie, alors je trouve cela vital. C'est un lieu où l'on peut vraiment partager des émotions, toucher et changer les gens. Ce n'est pas du tout une métaphore.

Avec *Rebota*, avec *Hostiando a M*, avec *Patatas fritas falsas*, on a partagé des choses qui ont modifié le point de vue de Quim, le mien, et celui des spectateurs venus voir le spectacle. Et ça c'est une forme de pouvoir, bien entendu. Le pouvoir de faire penser, bouger un peu les autres, même en faisant un spectacle joli, uniquement esthétique. La beauté est aussi une arme. Il peut y avoir des gens qui voient une œuvre très esthétique qui les transforme. Je pense aux spectacles de La Veronal par exemple, avec leurs chorégraphies magnifiques. Il ne faut pas être seulement « politique » pour changer les gens. C'est simplifier beaucoup que de penser cela. On peut voir une chose très belle, qui modifie quelque chose en soi. C'est sûr. Nous on croit cela, nous croyons que la scène a un pouvoir, les artistes, les théâtres et le public aussi, totalement.

¹ Personnage d'un film éponyme de Werner Herzog (1982) qui rêve de construire le plus grand opéra du monde au cœur de l'Amazonie. Il échoue mais transforme son navire en théâtre en accueillant chanteurs et musiciens pour un spectacle unique au cœur de la forêt.

Agnès Mateus

Agnès Mateus a d'abord étudié et pratiqué le journalisme à Barcelone avant de suivre des études de théâtre (avec Txiki Berraondo et Manuel Lillo) et de danse. En 1996, elle fait partie du noyau de création du Colectivo General Elèctrica. Elle y travaille jusqu'en 2004, date de sa dissolution. Au cours de ces huit années, elle fait de la production aussi bien que de l'assistanat de mise en scène et travaille en tant qu'actrice sur certains spectacles. Performeuse et artiste pluridisciplinaire, elle joue par ailleurs avec Juan Navarro, Roger Bernat, Rodrigo García et Simona Levi, avec lesquels elle continue de collaborer actuellement dans plusieurs projets. Elle a aussi chanté de 2010 à 2014 dans le Grupo V de Amor.

En 2010, elle rencontre Quim Tarrida avec lequel elle crée en 2014 *Hostiando a M*, spectacle qu'elle interprète et qui se focalise sur les violences policières. Ils créent ensuite *Rebota rebota y en tu cara explota* qui s'attaque aux violences faites aux femmes *Patatas fritas falsas* est leur troisième pièce et la dernière de cette trilogie consacrée à la violence.

Quim Tarrida

Quim Tarrida est un artiste visuel à l'esthétique néo pop influencée par l'art conceptuel. Il débute dans le domaine du dessin et de la BD dans les années 80. En marge de sa production artistique souvent liée à la musique et à la performance, il réalise une œuvre photographique, vidéographique, picturale et sculpturale qui puise dans l'imaginaire de l'enfance perdue, la fascination pour le jouet, la matière organique, la BD. Son œuvre oscille entre le composant ludique et l'artefact belliqueux, et révèle ainsi la mince frontière qui sépare une réalité de l'autre, usant souvent de l'ironie, qui active la puissance de questionnement de la culture. Au cours des dernières années, une partie de son travail a été réalisée en rapport avec l'art sonore, la musique contemporaine, l'action sonore et la performance, notamment des concerts dans lesquels il insère des jouets électroniques musicaux.

En parallèle, il développe une activité en tant que directeur créatif et artistique dans des agences de publicité, des studios de création graphique et de communication interactive en ligne.

En 2004, avec l'artiste Dani Montlleó, il crée SubutanSpoon, une entreprise spécialisée dans l'importation et la distribution internationale d'« art toyz », des jouets et objets produits en éditions limitées créés par des artistes, illustrateurs et créateurs graphiques.

Il réalise différentes expositions individuelles aussi bien à Barcelone, Gérone que Singapour et Los Angeles et participe à des expositions collectives à Barcelone, Séville, Murcie, Madrid, Berlin, Budapest et Los Angeles.

Il collabore actuellement avec l'actrice et metteuse en scène Agnès Mateus sur les pièces de théâtre *Hostiando a M*, *Rebota rebota y en tu cara explota* et *Patatas fritas falsas* en tant que cometteur en scène, créateur et réalisateur des vidéos.



Conférences spectaculaires

Une anthologie

Spectacles d'Hortense Belhôte

Du 30 mars au 22 avril



Faire parler les archives des non-alignés

Spectacle de Mila Turajlić

Du 9 au 16 avril

